

Adam, Eve et la pomme

Les mythes fondateurs selon la Bible : la pseudo-chute (Genèse 1 à 4)

Jean- Paul MORLEY - 8 décembre 2012

Les quatre premiers chapitres de la Genèse (les quatre premiers de la Bible, écrits probablement vers les VI^e - V^e siècles avant notre ère) sont sans doute les textes les plus célèbres de la Bible, en tout cas du Premier Testament. Et qu'il s'agisse d'un texte mythologique, plus grand monde n'en disconvient, et évidemment aucun chercheur¹.

Au delà de l'aspect factuel de ces textes, quelle peut donc être leur intention ? Le fait qu'ils sont placés en introduction de la Bible, permet de supposer qu'ils veulent poser les fondements :

- d'une anthropologie, une compréhension de l'être humain,
- d'une « théo-logie », une compréhension ou une présentation de Dieu,
- d'une – modeste – cosmologie, une compréhension de l'univers et de son sens.

Ces chapitres, on le sait, juxtaposent en réalité deux récits (ch 1 et ch 2-3), qui ne sont ni du même auteur ni de la même date². Nous les considérerons néanmoins ici tels qu'ils nous sont parvenus, car c'est ainsi qu'ils prennent une cohérence aussi étonnante que lumineuse. Et nous verrons que si les deux reprennent des mythes beaucoup plus anciens, c'est pour en modifier profondément le sens.

Il s'agit donc pour nous de dégager et de bien cerner les fondamentaux de la Bible concernant l'être humain, Dieu, et leurs relations ; et cela, plus précisément, dans l'ordre des "événements" suivants :

- le Créateur et la Création ;
- la création de l'être humain ;
- Eve, Adam, le serpent et le fruit défendu ;
- Caïn et Abel.

Exercice qui permettra de constater à la fois la richesse de la Bible comme puissante génératrice de sens et la richesse de ses interprétations possibles ; mais de constater aussi combien les lectures classiques et traditionnelles peuvent être, disons-le clairement, manipulées et biaisées, par conformisme moral sinon par idéologie... ce qui promet de belles surprises !

Pour mener à bien l'examen de ces textes anciens, nous procéderons en deux temps : d'abord reprendre point par point la "mise en scène" sur laquelle est fondé ce récit ; puis montrer le caractère extraordinaire du scénario ainsi retenu ; à ce dernier, enfin, l'histoire de Caïn et Abel constituera comme un appendice.

¹ Voir en annexe la remarque 3 sur Création et Evolution

² De ces deux récits, celui du chapitre 1 a probablement été écrit le dernier; Ce magnifique récit reprend des images provenant des mythologies babyloniennes, comme celle du chaos initial. Le chapitre 2, d'écriture probablement antérieure, s'inspire de la symbolique du potier (Babylone).

I. LA MISE EN SCENE

Nous voyons, au cours de ces chapitres 1 à 4 de la Genèse, successivement se définir un cadre, intervenir des héros, puis se jouer un drame.

1 - LE CADRE

(selon le chapitre 1, première création de l'univers)

Verset 1 : « Dieu crée le Ciel et la Terre ».

- Il est donc Créateur : de l'univers, de tout l'univers, car ciel et terre signifie bien la totalité.
- Il ne fait donc pas partie de la nature ; il est en-dehors, au-delà, au-dessus de cette dernière, ce qu'on exprime habituellement en disant qu'il est « transcendant ».
- Il est unique, seul créateur : c'est le rejet de tout panthéisme.

Et donc il n'y a pas de diable non plus. Ni à l'extérieur, ni à l'intérieur : il n'a pas de place et n'est même pas évoqué.

Une question néanmoins : Dieu crée-t-il le ciel et la terre ex nihilo, ou simplement y met-il de l'ordre ? Selon certains exégètes de ce premier verset, « quelque chose » pourrait avoir préexisté à l'action de Dieu, comme le laisse penser le verset 2.

Verset 2 : « La terre était déserte et vide. Il y avait des ténèbres au dessus de l'Abîme ».

C'est un chaos initial, le tohu-bohu des anciennes mythologies de Mésopotamie. Et que fait Dieu ? il y met de l'ordre. La clef de la « Création » apparaît ainsi comme le fait de séparer, de mettre de l'ordre au sein du désordre, de mettre des limites (entre nuit et jour, eau et sec, etc.). Et par conséquent aussi des limites à Dieu lui-même vis-à-vis de sa création : il y met de l'ordre et s'en distingue, puis se retire, se « repose » (Gen 2, 1).

Considérons maintenant l'ensemble formé par les versets 1, 2 et 3. On peut y discerner une préfiguration de la Trinité.

- Dieu crée : Il est « Créateur », il est donc Dieu le « Père »
- Le Souffle de Dieu planait au dessus des eaux : voici « l'Esprit ».
- Pour créer, Dieu parle : cette « Parole », ce Verbe, deviendra le Fils.

Créateur, Esprit et Parole, Dieu est déjà TROIS, dès l'origine. Sans aucun doute, cela préfigure la future Trinité – quoique jamais revendiquée ni par Jésus ni par la Bible, puisqu'il s'agit d'un concept élaboré ultérieurement par l'Église. Mais qu'exprime cette notion ? Elle nous dit qu'en Dieu existe de la diversité, du jeu, de l'espace, de la relation ; une pluralité d'aspects dans laquelle l'Esprit représente un lien et une médiation. Cela met également une distance par rapport à ce qu'il crée (Il est « au-dessus »... Il dispose pour agir d'une Parole qui n'est pas lui...). Une relation et une mise à distance qui, en quelque sorte, permettent « jeu » et mouvement et impliquent, par là même, le temps, puisque ce dernier n'est rien d'autre que le changement.

Ainsi, en ces trois versets, nous découvrons déjà un Dieu vivant, changeant, relationnel.

Verset 3 à 27

- Le monde ainsi mis en ordre n'est plus un chaos, il est donc à respecter, à aimer, il est « bon ».
- Pourquoi la création s'accomplit-elle par des séparations ? Parce que c'est la différence qui distingue et donne une identité (pas de lumière sans ténèbres, de sec sans humide, etc.), cela se répète à chacune des six étapes.
- Enfin la création se réalise par couples : Dieu peuple chacune des entités préalablement créées par séparation :
 - à la lumière (v.3) du premier jour correspondent les luminaires (v.14) du quatrième jour ;
 - aux eaux, (v.6) du second jour correspondent les poissons (v.20) du cinquième jour ;

- aux continents (v.9) du troisième jour (la terre sèche) correspondent les animaux et les humains (v.24) du sixième jour.

Résumons-nous : que peut-on dire de ce premier récit de la Création ?

➤ **Le monde n'est pas un chaos.**

Le réel et l'univers ne sont pas menaçants, aveugles, sauvages. Même s'ils peuvent être conflictuels, ils sont cohérents, harmonieux, en équilibre; et organisés autour de l'être humain (qui, au minimum, y a sa place). Réel et univers ont ainsi un but, et sont même maîtrisables puisque (v.28) les humains en bénéficient et en sont responsables.

Loin d'être menaçants, réel et univers permettent au contraire la vie et la liberté. La création est donc à aimer, à respecter – et par suite appelle à s'en sentir responsable. Sa diversité non plus n'est pas une menace mais une richesse et une potentialité, non une cause d'angoisse ou d'hostilité. La diversité est donc elle aussi à respecter et à aimer.

➤ **Les astres ne sont pas des divinités**

Ce sont des créatures, des instruments, qui ont un rôle fonctionnel. Pas question donc d'astrologie : les humains ne sont pas livrés au destin ni à des dieux capricieux ou aux forces arbitraires de la nature (comme c'était le cas avec les divinités antiques ou animistes).

➤ **Les animaux, et tous les vivants, ne sont pas des choses**

Ils sont des créatures, des êtres vivants, capables de relations puisqu'ils reçoivent des noms, et donc eux aussi à respecter et à aimer (voir en annexe remarque 1 au sujet des végétaux)

➤ **Les humains ne sont pas des concurrents ni des ennemis**

Ce sont des frères et sœurs qui ont le même Père et sont la même image de Dieu. C'est ce qui rend l'humanité une, avec la fraternité pour horizon. En revanche, l'être humain lui-même est décalé par rapport au reste de la nature, puisque une parole se glisse entre elle et lui : il nomme (ch 2), ce qui implique qu'il ait conscience de cette nature distincte de lui-même.

2 - DES HÉROS

■ D'abord, toujours selon le chapitre 1, la « première » création des humains

Versets 24-27

Les animaux sont créés par espèces, c'est-à-dire en masses, par types et non individus ; alors que les humains sont eux créés individuellement, « à l'image de Dieu ». Les humains « ressemblent » donc à Dieu ... et Dieu « ressemble » donc aux humains !

Notons que cela est affirmé dans un contexte culturel où, souvent, les images de Dieu sont des animaux

Que conclure de cette deuxième étape qui voit la création des êtres vivants, humains compris ?

➤ **Il y a autant de féminin que de masculin en Dieu**

Nouvelle affirmation d'une pluralité en Dieu, d'un jeu, un mouvement, une relation en lui-même et donc une vie, ce qui conduit à la possibilité d'une évolution en Dieu lui-même.

➤ **L'humanité se présente en deux catégories**

Hommes et femmes (même si la nature cafouille parfois, on verra que c'est sans doute voulu). Elles sont ensemble à l'image de Dieu, à égalité. C'est ainsi qu'elles ont été créées. D'où nous pouvons remarquer :

- qu'un individu seul n'est pas seul à l'image de Dieu, il n'est pas complet seul : c'est le couple, la relation, ou peut-être même l'humanité entière qui est l'image de Dieu.
- que l'être humain lui aussi est relationnel et ne se suffit pas à lui-même : il sera toujours en manque, un manque qui provoque désir, amour, créativité. D'emblée l'humain est ainsi créé productif et créateur ; capable et demandeur d'amour. Cela se vérifiera bientôt.

► **Un couple est créé, non une espèce**

Chacun, dans ce couple, est unique. Ils sont deux différents, il n'y a donc pas de prototype ou d'être humain type.

Mais si chacun est différent de tous les autres humains, chacun pourtant est à l'image de Dieu. En fait, l'être humain est « image de Dieu » sitôt qu'il prend conscience d'être unique, ce qui le différencie des animaux. D'où sa liberté et d'où sa responsabilité : on pourrait même suggérer que plus l'individu est grégaire, moins il est « image de Dieu » ; plus il est libre, plus il est au contraire « image de Dieu ». Et si, précisément, c'est la singularité de chaque visage humain qui en fait « l'image de Dieu », cela souligne à la fois l'irremplaçable caractère unique de chaque être humain, et l'infinie diversité de Dieu ! C'est cela, l'image de Dieu.

Question d'un enfant à son maître : « Pourquoi les humains sont-ils tous différents ? ».

Réponse : « Parce que tous ont été créés à l'image de Dieu... ».

D'où aussi la création de l'humain en couple, qui implique à la fois la singularité, la différence et l'unité. Ils sont mêmes, autres et ensemble à l'image de Dieu.

► **Conséquence éthique :**

Tout humain est porteur de l'image de Dieu, même le pire, même le plus veule.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même, parce que ton prochain est toi-même, puisque vous êtes tous deux à l'image de Dieu... ».

Il ne s'agit pas d'aimer l'autre autant que soi-même, encore moins de s'aimer soi-même d'abord pour pouvoir ensuite aimer autrui. Il s'agit d'aimer l'autre en tant qu'il est toi-même, en tant qu'il est comme toi : à l'image de Dieu.

Verset 26 : Image ou ressemblance ?

Il faut aller plus loin sur cette question d'image de Dieu. « L'image », en effet, est exprimée dans ce verset avec deux mots hébreux différents :

Zelem : « image »

Damout : « ressemblance »

Or, ces mots ne sont pas synonymes. Leur usage diffère dans la Bible. D'où l'hypothèse moralisante des pères de l'Église : l'image serait le départ, ce que nous sommes à l'origine ; la ressemblance, le but, ce que nous devons tendre à devenir.

On peut faire une hypothèse plus fine : *l'image*, c'est pour les autres, pour qu'aux yeux des autres chacun ait droit, en tant qu'image de Dieu, au respect infini de tous et de chacun ; et que de même la diversité humaine soit respectée. Tandis que la *ressemblance* serait la marque d'une correspondance entre Dieu et l'être humain ; correspondance permettant à l'être humain à la fois de comprendre l'univers (la science) mais aussi de comprendre Dieu, c'est-à-dire L'entendre et Lui parler (la prière) ; et surtout lui donnant la possibilité d'aimer, comme Dieu qui est amour, l'attend de nous, nous l'offre, et nous y invite.

Verset 28

Puis Dieu les bénit, les invite à se multiplier, à remplir la terre, à la garder, à la dominer... mais pas à la saccager. En hébreu, « cultiver » se dit *Avad* (servir). Cultiver la terre, l'exploiter, ce n'est pas l'abîmer mais au contraire la respecter et la préserver la servir...

Verset 31

Dieu trouve que tout ce qu'Il a fait est une « très bonne chose ». C'est une bonne création ; Dieu est satisfait (voir en annexe remarque 2 sur cette question). Dieu est donc satisfait de ce que nous sommes...

Dieu l'a béni, l'humain est donc promis au bien, Dieu s'en occupe. Ne lui a-t-il pas donné les produits de la terre (V; 29) ?

■ Puis au chapitre 2, la « deuxième » création des humains

Verset 7

L'Adam, le « terreux », est un être humain, c'est-à-dire, comme on pourrait le dire en français, fait d'« humus », d'« *adamah* » (terre en hébreu)... L'Adam, écrit avec l'article, n'est d'ailleurs pas un nom propre ; ni même le mot « mâle » (il y a un autre terme en hébreu). Cet humain, ce « terreux », c'est celui qui n'est pas Dieu : il appartient à la terre, il est lié à elle, en continuité avec elle : ce sont les mêmes atomes qui s'échangent (nous sommes des poussières d'étoiles), il y a interdépendance. Comme les animaux, eux aussi des terreux, qui sont interdépendants avec la nature et les humains. Ainsi, d'emblée, l'être humain est en dette, issu de quelque chose ; ni créé ex nihilo, ni auto-créé.

Issu de terre, mais aussi de souffle de vie, d'esprit (même mot hébreu). Ainsi a-t-il toujours les pieds dans la boue mais la tête dans les étoiles, écartelé par cette double origine, bâtarde et contradictoire. Entre deux penchants qui l'ouvrent à un choix et donc aussi à la liberté – mais c'est déjà là que commence le « péché originel », dont la suite ne sera que la conséquence.

Versets 8, 9 et 18 à 20

Autour de l'humain est planté un jardin, pour meubler la terre : l'être humain en est le centre et le but.

Mais pour l'instant il est sans histoire, donc immortel : l'arbre de vie est là, disponible. Comme est disponible aussi l'arbre de la connaissance. Serait-ce pour lui permettre de changer son destin ?...

Du coup, l'être humain s'ennuie. Les animaux sont insuffisants, même s'il les a nommés (ce qui leur donne une chance d'avoir une relation, une histoire, et d'être aimés). Il a besoin d'autre, mais d'un autre semblable.

Versets 21-25 : Dieu crée la femme - Côte ou côté d'Adam ?

Alors Dieu crée la femme : semblable (« ma chair, mes os ») et pourtant autre : femme.

Mais ce n'est pas avec la « côte ». Ce mot, partout dans la Bible, signifie « le côté », jamais « la côtelette ». Dieu ne prend pas une côte, mais retire d'Adam un côté, le côté féminin. Il sépare les deux côtés, mâle et femelle, du même être humain. Car, souvenons-nous, au chapitre 1, Dieu avait créé l'humain « mâle et femelle », homme et femme ensemble à l'image de Dieu, ce qui posait d'emblée entre eux différence et égalité, c'est-à-dire la complémentarité. Et maintenant, deuxième étape, Dieu sépare le masculin du féminin, comme Il les distinguait au départ, en Genèse 1. Il les met « côte à côte », à côté l'un de l'autre, ni au-dessus, ni en-dessous, au même niveau.

Ils restent donc toujours ensemble mais distincts, et toujours ensemble à la ressemblance de Dieu.

Verset 24

Au passage, notons-le, Dieu crée la famille nucléaire : c'est-à-dire quitter ses parents pour former un couple, faire l'amour et avoir des enfants.

S'unir : c'est-à-dire recréer l'unité de la création de l'être humain, à peine distingués pour un instant ; mais là, c'est eux, l'homme et la femme, qui seront à l'initiative, nous le verrons plus loin.

Verset 25

Nus mais sans honte : ils sont dépouillés mais sans en avoir conscience ; vulnérables mais sans le savoir. Par manque... de connaissance. Mais l'action de notre scène n'est pas terminée !

■ Chapitre 3, la pseudo-chute

Verset 1 à 4

Voilà qu'intervient le serpent : lui aussi une « créature »... donc voulue par Dieu. « Le plus avisé » nous dit le texte, donc le mieux doté par Dieu, plus que les Humains !

Est-il le mal ? Serait-ce le diable ? Nullement. Ce n'est jamais suggéré. Au contraire : il introduit à la connaissance du mal et, en conséquence, à celle du bien ; réciproquement, il introduit à la connaissance du bien, et donc à celle du mal. C'est un plus.

3 - Enfin LE DRAME

Le serpent est-il un menteur ? Moins que Dieu. Rusé, oui (« c'est le plus rusé des animaux ») ; la question qu'il pose à la femme est biaisée ; c'est une question-piège concernant l'interdit, à laquelle elle répond, elle qui, précisément, n'a pas directement reçu l'interdiction de Dieu. Et le serpent corrige Dieu : « Vous ne mourrez pas ! » Ce qui est vrai. Dieu aurait-il menti... ? Pas tout à fait : ils mourront un jour... Et le serpent d'ajouter :

« Vous connaîtrez le bien et le mal » : c'est vrai. Dieu le reconnaîtra au verset 11.
 « Vos yeux s'ouvriront » : c'est vrai. Ils verront qu'ils sont nus...
 « Vous serez comme des dieux » : c'est vrai pour la connaissance...
 mais beaucoup moins vrai quant à être les égaux de Dieu.



Le vitrail d'Adam et Eve (cathédrale d'Auch)

Égaux de Dieu, ils en sont loin. Ils se découvrent nus, c'est à dire fragiles, dépouillés, vulnérables ; ils en auront ont honte. Le serpent ne leur avait-il pas promis « d'être comme des dieux », donc ne pas avoir de limites ? Et donc... ils sont déçus.

Dieu leur avait offert la disponibilité du jardin et la permission d'en jouir en tout... mais avec une limite : les deux arbres du centre, celui de la vie et celui de la connaissance. Comme un rappel pour leur dire : « vous êtes limités, vous n'êtes ni infinis, ni tout-puissants. ». Une limite située paradoxalement au centre et non à la périphérie, toujours sous leurs yeux, afin que se dépose en eux-mêmes, que s'intériorise, la conscience de cette limite. Pourtant c'est seulement par les conséquences de la transgression qu'ils la découvrent : ils se découvriront nus, limités. Oui, le serpent les a bel et bien piégés.

Notons toutefois déjà que, si l'interdit symbolise nos limites, il suscite aussi le manque et le désir.

Dans toute cette histoire, le serpent, plus que comme un menteur, apparaît comme un révélateur ; mais il n'a pas tout dit, le prix à payer sera quand même la mort, ou plutôt la conscience d'une mort inéluctable. Il a insinué le doute sur l'interdit prononcé par Dieu et ses conséquences ; mais il a promis plus que ce qui a été reçu. Il a donc séduit avec une part de vérité, mais sans annoncer toutes les conséquences du pouvoir promis.

Ainsi le serpent serpente-t-il : entre ruse et vérité, terre et esprit, morts et vivants ; entre Dieu et nous, et à l'intérieur de nous... Image de l'ambiguïté qui serpente en nous : pieds sur terre, esprit dans les étoiles.

Verset 6

Donc, ils goûtent et mangent. Ils transgressent, poussés par le serpent. Et c'est la femme qui commence ! Tout est-il donc de sa faute... ?

C'est de là, sans doute, qu'est sortie l'idée du péché originel, de la chute et de la femme tentatrice. Pourtant, il n'y a eu ni « faute », ni « chute » ; ces mots ne figurent nulle part.

En revanche s'opère une transformation sans retour. Meurent-ils ? Non. Alors pourquoi Dieu l'avait-il annoncé ? Jusque-là, peut-on dire, ils ne « savent » pas la mort. Avant, ils mouraient aussi, sans en avoir d'avance conscience. Après, ils mourront toujours, mais en le sachant, ce qui

est le début de la liberté : la mort n'est pas le problème, c'est la conscience de la mort, triste, mais qui donne sens et prix à la vie. Ils acquièrent cette conscience, et donc ce prix.

Verset 7

Ils se voient nus. Qu'est-ce à dire ?

- D'abord ils se découvrent fragiles. Le sachant maintenant, ils se sentent désarmés, limités. Alors ils veulent s'habiller, pour se protéger.
- Mais aussi, ils se croient impudiques : leur corps, leur plaisir, leurs faiblesses, leur âge ne regardent pas les autres. Alors ils veulent s'habiller par respect envers eux-mêmes.
- Et maintenant, ils **savent**. Mais que savent-ils donc ? Sauraient-ils le Bien et le Mal, définis, descriptibles, fixés, normalisés, théorisés ?

Non, ce qu'ils savent, c'est plutôt le bon et le mauvais : ce qui fait du bien et du mal, et qui n'est pas toujours le même, d'autant que, on le sait, parfois l'un entraîne l'autre. Mais alors, s'ils connaissent le bon et le mauvais, ils peuvent choisir et décider consciemment : ils deviennent libres et responsables. Ils ont passé un cap, changé de dimension, accédé à la conscience et à la liberté.

Au fond, que nous raconte cette histoire du fruit défendu ? Simplement ceci : je veux être parfait, idéal, tout-puissant – comme un Dieu ; mais pour cela je transgresse l'ordre de Papa-maman. C'est notre parcours à tous pour devenir adultes. Rien de mal en cela ni de blâmable, mais une nécessité : celle de transgresser pour s'élever.

Et tel est bien ce que l'on peut appeler le « péché originel » : c'est notre volonté ou espoir d'idéal qui se heurte à nos limites. La tête dans les étoiles : l'intense aspiration en chacun de nous, à la fraternité, à la justice, à notre propre perfection, à l'amour, à l'épanouissement. Et les pieds dans la boue : chacun sait d'instinct que, depuis des millions d'années, la priorité c'est de manger, boire, se protéger, faire l'amour, rendre coup pour coup, se justifier... Et les deux aspirations se combattent en nous, se contredisent, nous déchirent, nous écartèlent et nous font souffrir.

Avec certes pour conséquences les dégâts que nous causons, nos fautes que nous appelons nos « péchés ». Mais aussi nos efforts, notre créativité, notre amour, notre générosité, notre foi... Et cette contradiction qui structure tous les êtres humains produit l'art, l'industrie, la société, le désir, l'amour. Bref la culture, ce grand combat pour réprimer, contrôler, orienter, sublimer la « boue » et nous conduire vers les étoiles, celles qui sont dans nos têtes. Seulement, désormais, Adam et Eve ont perdu leur innocence. Désormais ils **savent** qu'ils ont la tête dans les étoiles et les pieds dans la poussière.

Ce dit « péché originel » n'est donc ni une culpabilité, ni une faute, pas davantage une impureté, mais un déchirement intérieur entre boue et ciel, que Paul exprimera de façon inégalable dans sa fameuse formule : « Je fais ce que je ne veux pas, et je ne fais pas ce que je veux... » (Romain. 7 : 14ss). Tout le reste, nos « péchés », ne sont que des conséquences de cette réalité première.

Tout cela dit, il n'empêche : ils ont transgressé. Pourquoi ?

■ Pourquoi donc la transgression ?

On pourrait dire d'abord qu'ils ne savaient pas que ce n'était pas bien, puisqu'ils ne connaissaient ni le bien ni le mal. Réponse néanmoins un peu faible.

Ont-ils transgressé par orgueil ?

Par volonté et prétention de se séparer d'avec Dieu ? C'est l'explication la plus souvent donnée.

Elle est tentante, dans la mesure où une forme de l'orgueil, fréquente et redoutable, consiste précisément à vouloir se passer de Dieu. Or ce n'est pas le cas ici : ils ne savent pas encore ce que sont le bien et le mal, alors ils écoutent cette créature de Dieu, le serpent, si bien informée et attentionnée. Mensonge et contre-mensonge ; on leur dit que Dieu a menti ; pourquoi ? Enfin est-ce de l'orgueil que l'enfant veuille ressembler à ses parents (être « comme des dieux ») ?

La réponse par l'orgueil n'est pas vraiment convaincante. D'autant que ce ne sont pas eux qui se séparent de Dieu, mais Dieu qui les chassera, alors qu'il seraient volontiers restés dans le jardin d'Eden, à proximité immédiate du Père.

Le sexe est-il en cause ?

Hypothèse également tentante, tellement l'Église a si longtemps stigmatisé la chose comme étant le péché par excellence, le cœur et la source de tout mal. De plus, en chargeant au passage la femme déclarée la tentatrice. Hypothèse tentante aussi, tant nous-mêmes y pensons sans cesse, à la chose...

Eh bien, disons-le : peut-être est-ce la bonne hypothèse. Car quelle est la situation ? Ils sont nus, ils découvrent le « bon » et le « mauvais »... Mais qu'est-ce qui est bon ? Et qu'est-ce qui les tracasse aussitôt ?... Reprenons pour cela le verset 7 et voyons comment il conviendrait de la traduire.

C'est un verset explosif. Traditionnellement et systématiquement traduit de façon pudique, mais peu fidèle à l'hébreu : mots déformés, nombres ou racines non ou mal respectés. Corrigée, la traduction n'a plus aucun rapport avec le tradition, mais semble beaucoup plus fidèle... et explosive (esprits sensibles, s'abstenir) :

« Leurs yeux à tous deux furent ouverts, et ils se connurent pour la première fois, car ils étaient nus : leur union dépassa le simple accouplement, car ils s'inventèrent des enlacements ».

Traduction dont les détails sont les suivants (en incluant la fin traditionnelle du verset : « ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des ceintures ») :

- *Se connaître* : tout fidèle lecteur de la Bible a compris que cette expression recouvre pudiquement l'acte d'amour ;
- *Figue* : il suffit de changer une voyelle (inexistantes en hébreu ancien...) pour que le mot signifie « rut » ;
- *Feuille* : curieusement au singulier, pour « coudre » deux pagnes... Mais si son « H » final est l'article de « figue/rut », il ne reste que la préposition « YL » = « jusqu'à, au-delà »...
- *Coudre* : 2 racines possibles selon le mode verbal retenu pour cette forme commune. Soit « coudre » (une feuille pour deux pagnes ?) ; soit « produire, être fécond », le même verbe qu'en Genèse 1 :28 : « soyez féconds ». Tiens ? Ils mettent l'ordre en application... On pourrait traduire « Ils se fécondèrent au-delà du rut ».
- *Pagne* : racine « ceindre », « encercler » => pourquoi pas plutôt des enlacements, des embrassements ?
- *Faire* : *ysh*, verbe utilisé au ch 1 et 2 pour Dieu quand Il « crée » => inventer ? D'où : « et ils inventèrent des embrassements ».
- Et tout cela se passe dans le Jardin d'*Eden* ; or Eden signifie « délices, voluptés »...

En français courant, la traduction deviendrait même :

« Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent, et comme ils étaient nus ils firent l'amour pour la première fois. Leur union dépassa le simple accouplement, car ils s'inventèrent des enlacements ».

Il est d'ailleurs possible que les auteurs de la Genèse aient volontairement créé l'ambiguïté de ce verset 7, dans l'intention de le coder sous une forme inoffensive pour des enfants – celle de nos traductions – ; mais beaucoup plus scabreuse et beaucoup plus significative pour des lecteurs avertis.

Mais dira-t-on ? Alors du sexe partout, du Freud de bazar, du graveleux de bas étage ? Nullement.

Le sens profond du récit

On peut dire d'abord que l'homme et la femme mettent en pratique ce que Dieu a créé et voulu, et ce qu'Il leur a déjà dit :

- L'être humain est couple : ils font couple ;
- L'image de Dieu est couple : ils font couple ;
- Ils sont chargés de se multiplier et remplir le monde : ils réalisent.

On peut dire aussi que le plan créateur de Dieu s'exécute, se poursuit :

- Dieu a créé l'humain homme et femme ;
- Puis Il a séparé le féminin du masculin ;

- Maintenant l'homme et la femme « recréent » l'unité, mais ils la recréent eux-mêmes, volontairement, par amour (des enlacements : pas seulement un simple accouplement animal) ;
- Pour que l'homme et la femme réalisent le projet initial de Dieu – leur union volontaire, par amour – il fallait passer par une connaissance du bon et du mauvais ;
- Mais pour que ce soit une connaissance libre, il fallait que cela passe par une transgression.

Il fallait bien toute cette séquence... Néanmoins, nécessairement, tout cela aura des conséquences.

Verset 10

Maintenant, Adam a peur de Dieu : loin d'être comme Lui, il a pris conscience de ses limites ; il a honte, il a peur, il a perdu son innocence. Désormais, l'être humain aura peur de Dieu : là se situe une vraie rupture. D'autres suivront.

Verset 11

Alors, aussitôt, lui, le nu, se « rhabille » de l'autre, de la responsabilité de l'autre : l'homme accuse la femme... Et la femme fait de même ; ils sont semblables ! Et la connaissance du bien et du mal est bien la perte de l'innocence, un début de confusion.

Y a-t-il donc une punition ?

Verset 14-19 : Dieu donne-t-il une punition ? Non, comme nous allons le voir.

Le verset 17, est souvent traduit : « Par ta faute », ou « à cause de toi ». En fait le mot hébreu, issu du verbe *ybr*, passer, traverser, transgresser, peut se traduire : « par ta transgression », mais surtout « par ta traversée, ton passage ». Autrement dit : « par ta *transgression*, celle qui t'a fait (nous a fait) passer vers cette connaissance du bon et du mauvais ». Ce qui, loin d'être une punition, est en réalité un progrès...

Verset 16 : Mais voici les conséquences.

La femme enfantera, mais cela aura un coût : la douleur. Et elle désirera son homme et réciproquement. Sans que cela entraîne forcément supériorité ou domination : c'est la rencontre de deux désirs, où le mâle donne et conduit le plaisir.

C'est pourquoi, d'ailleurs, la traduction habituelle de la fin de ce verset – « tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi » - paraît étrange. Elle répond en effet à une donnée affective et physique inattendue (on attend plutôt le désir de l'homme envers la femme...) mais y répond par une donnée sociale, la domination de l'homme sur la femme.

Là aussi, toutefois, un jeu est peut-être à chercher sur le sens de l'hébreu : le terme « désir » signifie aussi élan, emprise ; et le terme « dominer » signifie aussi conduire. Il serait donc à nouveau possible de traduire de façon moins traditionnelle mais plus satisfaisante : « Tu susciteras le désir de ton mari, et lui te conduira (dans le plaisir) ». Traduction plus logique et plus cohérente avec le contexte comme avec le sens général de ce mythe ; et suggérant plutôt une relation d'échange dans la sexualité qu'une domination sociale d'un genre sur l'autre.

Car un autre vieux mythe affleure ici : celui, universel, de la femme jadis dangereuse et dominante, parce qu'elle donne la vie, et non seulement au même – des filles – mais aussi à l'autre – des garçons. Et qu'il convient donc de « redescendre » pour être soumise au mâle. Mais ce vieux mythe n'apparaît ici que sous forme de trace, sans doute détourné pour lui donner en filigrane une signification nouvelle, au profit de l'amour aimant.

Verset 20

Et aussitôt Adam nomme la femme « Eve », c'est-à-dire « la Vie, la vivante ». Alors, est-elle fautive ? Ou créatrice, source de vie ? Car aussitôt naît la vie, la vraie, celle qui se transmet, se reproduit, se multiplie, par opposition aux modelages du créateur. Le texte, en effet, dit bien « mère de tout ce qui vit ».

Verset 21

Si bien que pour consacrer le changement, et son pardon, Dieu ne demande ni souffrance ni sacrifice d'expiation, mais sacrifie Lui-même aussitôt des animaux pour vêtir les deux transgresseurs... Ils sont limités, nus ? C'est Dieu qui les couvre, les protège, les habille.

Peut-on alors parler de punition ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une prise de conscience, certes rude ? Car le verdict de Dieu est une révélation, et non une punition. Ce ne sont d'ailleurs pas l'homme et la femme qui sont maudits, mais le serpent et la terre – la terre qui n'a rien fait qu'apparaître comme ce qui les tire vers le bas.

Leur sanction, à eux, c'est la conscience : savoir le prix du bon et le coût du mal ; et ce qui en découle : la charge de la responsabilité, celle d'eux-mêmes et celle du monde.

- La femme sait maintenant que, comme Dieu qui, pour créer, a dû se limiter, il faut souffrir pour créer, donner la vie, et par là-même la beauté, l'humanité, le bon. Et son hostilité avec le serpent symbolise sa charge de se protéger et de protéger contre ce qui menace ou détourne.
- L'homme, lui, sait maintenant qu'il faut travailler et suer pour produire, manger, vivre et créer, et il sait qu'il restera poussière, ne sera jamais Dieu, et retournera à la poussière... Du reste Dieu ne maudit pas directement le sol, mais annonce qu'il est maudit (participe passif) pour l'humain.

Autrement dit, ce bon que maintenant ils « savent » – le plaisir, l'amour, la création, le bonheur – ils savent aussi qu'il a un prix et que le mauvais est toujours possible, à l'affût. Ils sont donc responsables. Libres de choisir et de faire, mais responsables.

Enfin, sont-ils donc « comme des dieux » ?

- **Oui** : ils peuvent donner la vie et garder le monde : c'étaient là les deux prérogatives majeures de Dieu, celles qu'il a exercées depuis le début.
- **Oui** : par cette conscience et ces choix, ils jouissent, à l'image de Dieu, de la liberté, de la responsabilité, de la maîtrise du bien et du mal. Ils peuvent décréter ce qui est « bon » : c'était aussi une prérogative de Dieu depuis le début.
- Mais **non** : ils sont poussière, retourneront à la poussière, seront toujours écartelés (pied dans la boue, tête dans les étoiles) – cet écartèlement constitutif qu'on nomme « péché originel » – et ils mourront.

Ajoutons qu'en mangeant « le fruit de la connaissance du bien et du mal », l'homme et la femme ont « mangé » le bien et le mal : ils sont entrés en eux, dans leur vie, dans l'humanité, avec la tension permanente que cela implique. Et c'est heureux : sans cela, ils n'auraient ni manque, ni désir, donc aucune raison d'aimer, de travailler, de créer. Sans le mal, le monde n'aurait pas d'histoire, et l'humanité n'aurait pas d'Histoire. S'il était parfait, sans le mal, le monde ne serait pas parfait, puisqu'il lui manquerait l'art, le progrès, le pardon, l'amour... Étrange et douloureux paradoxe de notre condition : le monde parfait, sans mal, est moins parfait que le monde imparfait, avec le mal.

De même que - ajoutent des rabbins - avec le mal mais sans le pardon, le monde ne pourrait pas fonctionner :

Un commentaire rabbinique raconte que, avant la création, Dieu, en bon architecte qu'il est, a commencé par dessiner le plan du monde qu'il se proposait de créer, afin de vérifier s'il était viable. Mais aucun des plans qu'il faisait ne tenait debout, tous les mondes qu'il dessinait s'écroulaient sur eux-mêmes. Au bout de vingt-six essais infructueux, Dieu a eu l'idée de créer la repentance et, enfin, le monde qu'il a dessiné ne s'est pas effondré. Selon cette interprétation, c'est la repentance qui fait que le monde tient debout. Sans la repentance - qui est cette capacité de s'arrêter, de regarder le chemin parcouru, de s'apercevoir qu'on a fait fausse route, de faire demi-tour et de repartir – le monde explose. (Rapporté par A.Nouis, in Réforme 5/07).

II. UN EXTRAORDINAIRE SCENARIO

Arrivés au terme provisoire de cette séquence - sur le non-péché originel, sur l'homme et la femme, sur le serpent et le fruit, un fruit qui a pris une saveur inattendue et singulière - il devient légitime de se demander si tout cela n'avait pas été préparé, conçu et prévu d'avance, si le scénario n'avait pas été déjà écrit, non par fatalité, mais par astuce. Un scénario ficelé comme une horlogerie, dans la succession suivante :

- le jardin et sa luxuriance ;
- les deux arbres ;
- l'homme et la femme au milieu, naïfs et innocents ;
- le serpent, malin, en service commandé ;
- l'homme et la femme qui tombent dans le piège, transgressent, acquièrent la conscience et donc la liberté, mais aussi la lourde charge de la responsabilité,
- et accomplissent le projet initial de Dieu : l'union humaine par amour.

Lourde charge, mais qui ouvre à l'homme et à la femme un avenir, un pouvoir, une histoire à écrire. Ils étaient heureux et inconscients, ils sont libres et maîtres de leur destin et du monde. Et, connaissant le manque et la souffrance, ils sont capables d'aimer.

1 - LA SIGNIFICATION DU MYTHE

Alors de quoi parlent ces textes, que dit ce mythe ? Une faute ? Une chute ? Ou un progrès décisif ?

Ce sont l'homme et la femme, qui ont tout fait : recréer par *l'amour* amoureux l'unité du couple originel à l'image de Dieu, séparée en masculin et féminin ; et transgresser l'interdit afin de gagner eux-mêmes leur *liberté*, comme l'adolescent se rebelle face à ses parents pour devenir adulte. Deux seules choses, précisément, que Dieu ne pouvait pas créer :

- la liberté : par définition, elle ne se reçoit pas, mais s'acquiert.
- et l'amour : par définition, il ne se commande pas, mais se choisit.

En revanche, Dieu pouvait tout mettre en place pour que la scène se déroule comme Il l'espérait... Un vrai superbe complot ! Et l'on peut comprendre que saint Augustin ait désigné cette faute originelle de « *Felix culpa* », l'heureuse faute...

Mais la scénographie n'est pas terminée ; l'acte final de cette réponse fondatrice, c'est l'expulsion du Jardin d'Eden.

Verset 22-24

L'homme et la femme n'ont plus accès à « l'arbre de la vie » (un mythe général dans l'Orient Ancien) et donc deviennent mortels : l'humanité est mortelle. C'est sa limite fondatrice. Et cette coupure est irréversible, comme l'indiquent les anges avec leurs épées, fermant la porte du jardin d'Eden : on ne retourne jamais dans le sein maternel. Mais d'autres coupures sont ainsi signifiées :

- les enfants par rapport aux parents : Adam et Eve partent loin du Père ;
- la mère par rapport à l'enfant : déchirures de l'accouchement, de l'éducation, de son autonomie progressive ;
- l'homme et la femme entre eux : confrontés à la culpabilité, ils se sont désolidarisés et mutuellement accusés.

Coupures, toutes nécessaires sans doute, mais douloureuses. En quelque sorte, c'est la prise de conscience / « punition ». Dorénavant, l'identité des humains ne sera jamais plus dans le passé ou l'origine, mais dans l'avenir à écrire et à vouloir.

Mais surtout, pour achever cette transformation, il est nécessaire de chasser Adam et Eve d'Eden, et de leur offrir... la terre, « Adamah ». Si Adam veut dire le terreux, Adamah, la « terre », elle, est le lieu d'Adam ! Son lieu, qui lui appartient. Dieu lui offre la terre comme sol, mais aussi comme

pays, comme planète ; et Il lui offre enfin... lui-même, l'humanité, « Adam ». Lui-même offert à lui-même.

Au terme de ce scénario l'humanité a changé de statut ; mais ce changement de statut et de responsabilité implique de rompre avec l'état fusionnel du jardin d'Eden, la proximité directe avec Dieu dans ce jardin fermé et sous cette autorité omniprésente. Il faut les chasser d'Eden, ce cocon fusionnel, pour leur livrer et offrir un territoire vierge : le monde, afin de l'occuper et le travailler, y multiplier et y créer, c'est-à-dire le changer. Car, puisque l'humanité est devenue capable de création et d'amour, elle est capable de progrès.

Dieu a ainsi et aussi rendu possible le temps, puisque le jardin d'Eden, immuable et éternel avec l'Arbre de la vie en son centre, était... mort. Et Dieu a rendu possible l'Histoire : sa Création peut advenir dans toute sa potentialité. Les humains sont donc doublement chargés de cultiver, en correspondance avec leur double nature, terre et souffle divin : cultiver le sol, la matière ; et se cultiver eux-mêmes. Cette double culture de la matière et de l'esprit, cela s'appelle l'Histoire. Maintenant, les humains ont un destin.

Et Dieu aussi. Car si sa créature évolue librement, et sous sa propre influence, non plus sous celle de son créateur, c'est que ce dernier s'est lui aussi retiré, et a laissé la responsabilité du monde aux humains. Il s'engage donc à évoluer à son tour, en fonction de l'évolution de sa création, à être lui-même ainsi changé par le devenir de sa création.

Ainsi, avec l'accès à la connaissance (qui est le vrai « fruit », c'est-à-dire : semence, potentialité, promesse) l'homme et la femme instituent, mettent en pratique, réalisent ce que Dieu a voulu : une humanité libre, autonome, responsable – et en manque, donc aimant et créant.

Alors, la pseudo-chute – en réalité une ascension – tournait-elle autour du sexe ? Eh bien, oui. Non en tant que faute, que tache ou que péché par excellence, mais au contraire comme achèvement de la création des humains par eux-mêmes, ainsi que le Créateur l'a voulu. C'est-à-dire par l'amour.

C'est ce que Dieu voulait, et c'est ce que l'Adam (l'être humain) attendait.

2 - QUELLE ANTHROPOLOGIE ? QUELLE THEOLOGIE ?

■ Nous cherchions une anthropologie

Nous l'avons trouvée. Comment la résumer ?

L'humain, d'après ce mythe des premiers chapitres de la Bible, présente neuf caractéristiques. Il est :

- sexué, c'est à dire incomplet, en manque et en besoin, en désir, sans hiérarchie : l'homme est égal à la femme ;
- lié à la terre ;
- relationnel, et donc un être social ;
- issu de Dieu, à son image, ce qui signifie à la fois qu'une relation et une compréhension avec Dieu sont possibles, mais aussi qu'un respect est dû à chaque être humain quoi qu'il lui arrive ;
- connaissant le bien et le mal, donc :
 - libre, mais déchiré (« pécheur »), écartelé entre le ciel et la terre ;
 - responsable de lui-même et du monde ;
 - capable d'amour, et sujet d'éthique et de droit ;
 - créateur ;
- mortel et nu, c'est-à-dire limité ;
- poussé par l'interdit (d'où le manque, d'où le désir) à l'initiative et au progrès ;
- créateur de l'Histoire ;
- devant travailler et souffrir pour créer.

Et l'essentiel, sans doute, est le fait d'être écartelé en lui-même et de créer l'Histoire.

Mais, suite à ce fameux verset 7 du ch. 3 et à ce qu'il dévoile du plan de Dieu, y aurait-il aussi quelque chose à dire sur la sexualité ? Bien entendu. Deux points sont à souligner :

- Toute répression de la sexualité va à l'encontre de la volonté de Dieu ; de ce point de vue, la répression de la sexualité est une faute puisqu'elle s'oppose au projet de Dieu, une faute envers son plan d'amour.
Remarquons ici que tous les intégrismes religieux, d'où qu'ils soient, répriment la sexualité et soumettent les femmes. Comme tous les totalitarismes, d'ailleurs.
- La sexualité n'est pas seulement un accouplement qu'on pourrait qualifier de mécanique, c'est une union accompagnée « d'enlacements », c'est-à-dire de tendresse et de respect.

Ainsi, avec ce mythe fondateur, la Bible présente la sexualité entre ces deux pôles : la condamnation de toute répression dans ce domaine, et la barrière du respect et de la tendresse entre les partenaires, quels qu'ils soient.

■ Nous cherchions une théo-logie, une compréhension de Dieu.

Nous l'avons aussi trouvée. Comment la résumer ?

Dieu, d'après ce mythe des premiers chapitres de la Bible, présente sept caractéristiques. Il est :

- Créateur ;
- Pluriel, relationnel, masculin et féminin, à l'image de l'homme et de la femme ;
- Organisateur quasi scénariste-manipulateur ;
- Proche ;
- Ayant un projet centré sur l'amour ;
- Retiré ;
- Confiant.

Ce que marque tout particulièrement cet extraordinaire scénario en trois étapes conçu par le Créateur, selon le mythe de Genèse 1 à 3, c'est le retrait de Dieu. Le Créateur laisse aux humains le soin de réaliser eux-mêmes le projet qu'Il a conçu pour eux : Il se retire. A l'image de la suite : Il laisse aux humains la charge de réaliser son projet, non seulement pour eux en tant que couple, mais aussi en tant qu'humanité et pour tout le vivant.

En cela, ce mythe fondateur, loin de représenter une origine, une faute initiale ou un paradis perdu, représente un horizon, un but, un projet du Créateur ; un projet qu'Il propose aux humains et leur laisse réaliser : couple, amour, responsabilité, lien avec la nature et les animaux, respect de tout être humain, progrès... et finalement : lien retrouvé avec le Créateur, à nouveau sur l'initiative de l'être humain. Comme le couple réalise le projet de Dieu en se réunissant par amour, l'individu et l'humanité réalisent le projet de Dieu en s'alliant à lui par amour.

Le mythe parle donc moins de là d'où nous venons que de vers quoi nous sommes appelés à aller. Quitte à prendre le risque que les humains échouent – dans leurs couples comme dans leur responsabilité envers la création et face à Dieu.

On le voit autour de soi, on l'a vu dans l'histoire, on le redoute pour l'avenir de la terre.

On notera que cette manière de comprendre Dieu est assez proche de la théologie du Process.

Une illustration souriante de ce retrait de Dieu :

Un jour, débat entre Rabbi Eliezer et les sages sur une application de la Thora, la Loi. Comme le débat n'aboutit pas, Eliezer dit :

« Que le caroubier montre que j'ai raison ! ». Et le caroubier se déplace de 20 mètres.

Les sages répondent que cela ne prouve rien.

Eliezer dit : « Que l'eau montre que j'ai raison ! ». Et la rivière remonte le torrent.

Les sages répondent que cela ne prouve rien.

Eliezer dit : « Que les murs montrent que j'ai raison ! » Et les murs s'inclinent.

Les sages répondent : « De quel droit vous mêlez-vous ? » Et les murs se redressent.

Eliezer dit : « Que le Ciel dise que j'ai raison ! ». Et une voix venant du ciel tonne : « C'est Eliezer qui a raison. »

Les sages répondent : « La Thora n'est plus au ciel ! Tu nous l'as confiée ! »

*Alors Dieu, tristement ou fièrement, déclare : « Mes enfants m'ont vaincu. »
Car ce n'est plus à Dieu de dire ce qui est juste : désormais cela appartient aux humains.
La Thora elle-même est confiée à leur interprétation ; jusque-là va la liberté que le Créateur
a laissée à ses créatures... !*

III. UN APPENDICE : CAÏN ET ABEL

Un mythe, plus bref, prolonge immédiatement celui de la création.

Caïn et Abel : un mythe social ?

Oui sans doute, mais secondairement.

Quel mythe ? Dans l'histoire comme dans les mythes proches, le sédentaire agriculteur (plus tard ce sera le citadin face au paysan) l'a emporté sur le nomade éleveur. Mais ici, ce mythe classique est lui aussi dénoncé et inversé : c'est au contraire le nomade qui est préféré, le sédentaire qui est violent. Averti, puis condamné. Dieu donnerait ainsi sa préférence au nomade (mais serait-il lui-même nomade, tel qu'il apparaît accompagnant Moïse et le peuple au désert, ou au retour de l'Exil ?).

Le mythe de Caïn et Abel pourrait ainsi évoquer la conquête des villes cananéennes par les nomades hébreux. Caïn (même racine que Canaan) est d'ailleurs présenté comme le premier fondateur de ville... Les « Habirus », ancêtres probables des Hébreux, furent longtemps nomades, modestes face aux villes cananéennes, à leur technique et à leurs armées bien équipées.

Caïn et Abel : un mythe anthropologique ?

Oui, surtout, principalement

Sitôt l'idéal posé – que Dieu se retire, que l'homme et la femme aient connaissance du bien et du mal, accèdent ainsi à la liberté, la responsabilité, la possession de la terre, la fécondité, la productivité... – sitôt posé, cet idéal se réalise (ch. 1 à 3)... et rencontre les limites de ce projet. Il se réalise : les humains s'installent, s'organisent, et Eve donne la vie. Mais il rencontre ses limites : les deux premiers nés des humains se jalourent et s'entretuent... Voyons cela plus en détail.

Verset 1

D'abord l'idéal se réalise : Eve donne la vie. Et elle ne se trompe pas : c'est « avec le Seigneur ». Aussi avec Adam, puisqu'il « connaît » Eve (même sens qu'en 3 / 7). Elle « acquiert » (verbe « *qana* » à l'actif) donc un enfant, Caïn. De la même racine « *qana* », qui signifie commercer, échanger, produire ; d'où procréer, et qui donnera leur nom au pays de Canaan et aux Cananéens, les futurs ennemis et oppresseurs d'Israël... Ici, ils proviennent pourtant du Seigneur !

Verset 2

Abel signifie « souffle », vent, vapeur... Un des deux fils serait-il « matérialiste », l'autre « spirituel » ? Abel est éleveur, comme l'est l'Israël ancien. Et comme son « Père » ? Caïn, lui, cultive Adamah, la terre... comme son père !

Versets 3-5

Pourquoi cette différence d'appréciation de la part de Dieu ?

- Leurs offrandes sont-elles inégales ? Est-ce l'arbitraire de Dieu ? Cela doit-il rester un mystère ? Caïn, dit Dieu, a « mal agi ».
- Est-ce le problème éternel de l'aîné face au cadet ?
Caïn offre les fruits de la terre ; Abel, lui, offre les « meilleurs » morceaux... (Qui plus tard seront les meilleures offrandes au Temple). Indice d'une offrande plus sincère ?
- Et comment Dieu fait-il connaître sa préférence ? Cela aussi reste un mystère. Mais Dieu, lui, sait que Caïn sait...

Verset 6

Mais Dieu parle à Caïn, et à lui seul ! C'est un privilège, une attention de la part de Dieu, un accompagnement. Un dialogue spirituel : Dieu ne le rejette pas. Et Il n'empêche pas ni ne menace ; il avertit.

« Le péché tapi » : le terme ici employé signifie « manquer la cible ». Il s'agit donc moins d'un « péché », que d'une erreur, un mauvais choix, une mauvaise orientation.

Le « désir » du péché signifie, lui, « élan », emprise ; c'est le même mot que celui utilisé, au chap. 3, verset 16, pour la femme qui se porte vers son mari. À nouveau il s'agit d'une confrontation ou d'une lutte, mais ici elle est spirituelle.

Verset 9

Dieu questionne Caïn, de la même façon qu'il avait déjà interrogé Adam en Genèse 3 : 9. Une question dont à nouveau Dieu connaît déjà la réponse. Et Caïn répond par une autre question, dont lui aussi connaît la réponse : Oui, il est « le gardien de son frère ».

Verset 10

Cette fois Dieu reproche et Dieu punit, Caïn est maudit. Comment ? Comme pour Adam mais en pire : la terre le rejette et restera stérile à son travail. Ce qui l'obligera à créer (des villes, l'industrie...).

La terre, Adamah, a reçu le sang du fils d'Adam... Ce qui s'est passé est contre-nature, à contre-création. Alors Caïn est chassé de la terre, comme Adam et Eve. Vers le pays de Nod, qui signifie « vagabondage », autrement dit vers nulle part... C'est donc une double dégradation par rapport à Adam :

- Adam devait travailler la terre ; le travail de la terre par Caïn sera vain ;
- Adam et Eve furent chassés du jardin d'Eden ; c'est à l'est d'Eden, plus loin, que Caïn sera chassé (à l'Est, c'est-à-dire dans le sens inverse du soleil, vers la nuit...)

Verset 15

Et pourtant Dieu ne condamne pas totalement, et protège le fautif. Il a averti, il accompagne, il protégera. Bien que Caïn se plaigne – mais ne regrette rien... ni ne se repente !

Compléments d'anthropologie

Qu'en conclure ? Que rajoute ce mythe-appendice à celui d'Eve, d'Adam et du fruit ? On peut faire cinq constats :

- une confirmation immédiate : la liberté se paie, qui permet le mal ;
- nulle trace de mythe d'un parricide fondateur, mais un mythe de fratricide originel. L'union charnelle et affective fondatrice est aussitôt suivie de son contraire : un meurtre fraternel.
- quand on tue, c'est toujours son frère que l'on tue ;
- quand on tue, c'est le reste de humanité que l'on tue (Caïn et Abel ne sont encore que deux !) ;
- le meurtrier se maudit lui-même : il restera toujours marqué comme meurtrier.

La responsabilité est écrasante : écrasante quand Dieu avertit Caïn ; écrasante quant aux enjeux ; écrasante, quand Caïn se plaint : « trop lourd ».

Compléments de théologie

Que nous dit le mythe au sujet de Dieu ?

Dieu observe ; Il parle à celui qui souffre ou est menacé ; le laisse responsable ; sait punir ; mais pas absolument : Il protège l'assassin après avoir essayé de le dissuader.

Qu'est-ce que cela ajoute à l'anthropologie-théologie ?

- Une dixième caractéristique à l'être humain : il est frère et gardien de son frère, mais aussi potentiel fratricide.
- Une huitième à Dieu : il accompagne chacun, même le pire et même le fautif.

Une dernière histoire, tirée du Talmud, pour finir en souriant

Un roi rencontre Rabbi Gamaliel et lui dit :

Votre Dieu n'est qu'un voleur. Adam dormait du sommeil paisible des justes, et Dieu lui a escamoté une côte.

La fille du sage répond au souverain :

Savez-vous, Majesté, ce qui m'est arrivé la nuit dernière ? Une chose effroyable : des voleurs se sont introduits dans ma maison ; ils m'ont pris des objets en argent... et ils ont laissé des objets d'or à la place.

Je souhaiterais être la victime de tels voleurs toutes les nuits, dit le roi !

Pourtant c'est ce qui est arrivé à Adam, reprend la fille de Rabbi Gamaliel : Dieu lui a pris une côte, c'est vrai, mais en échange il lui a donné une femme pour l'aider, l'accompagner et l'écouter.

QUELQUES REMARQUES³

1. Où le texte biblique place-t-il les végétaux, notamment les arbres ?

Pour les rédacteurs du texte, les végétaux sont des choses et non des êtres vivants comme nous le savons maintenant. En cela les rédacteurs ne différaient pas de ce que pensaient tous leurs contemporains. C'est là un bon exemple d'une compréhension de l'univers, ou encore d'un système de pensée, qui constitue comme une « infrastructure » du mythe proprement dit et qu'il faut abandonner. Que devient alors le mythe ? Question que nous abordons dans notre conclusion.

Pour Genèse 1 et 2, les végétaux sont donc des choses. Adam ne les nomme pas. Seule relation des êtres vivants avec les végétaux : l'aspect alimentaire. Les plantes font partie du décor planté par les premiers versets. Genèse 1/12 : « la terre fit sortir du gazon, de l'herbe émettant de la semence... et des arbres portant du fruit ».

2. La création est-elle si bonne que cela ?

Après le sixième jour, il subsiste tremblements de terre, tsunamis, maladies, férocité dans la vie des animaux, microbes, maladie... Et que dire de la dureté de la loi de nature ? Toutes choses dont le texte ne laisse pas supposer qu'elles découlent de la transgression d'Adam et Eve. On a pu parler d'une mise en ordre inachevée.

On pourrait d'ailleurs se demander si cette affirmation du bien n'est pas simplement une réponse polémique à la religion iranienne, qui avait pénétré en Mésopotamie (puisqu'à l'époque, elle passa sous la domination perse) et qui honorait à la fois un dieu du bien et un dieu du mal.

Mais il faut aller plus loin. Après avoir répété plusieurs fois « Elohim vit que c'était bien », le texte termine (Gen 1/21) en disant : « et voici que c'était bien ». Quand Dieu dit que son « œuvre » est bonne, ne veut-il pas dire qu'il l'aime ? Et s'agit-il finalement d'une constatation affirmative ou faut-il penser qu'Elohim juge sa création bonne, en ce sens qu'elle serait encore perfectionnable, du fait des imperfections qui subsistent ? En somme un achèvement de cette mise en ordre auquel, précisément l'homme serait invité à participer ?

3. Création et évolution

Il est certain que la découverte de l'évolution - qui est universelle, et pas seulement limitée au vivant - perturbe et bouleverse notre façon de symboliser les origines. Darwin (quelles que soient ses approximations, progressivement rectifiées d'ailleurs) a bouleversé l'équilibre de nos conceptions. Là aussi, le système de pensée sous-jacent à l'élaboration des mythes a été remis en cause.

L'évolution, qui nous oblige à renoncer à la fixité de l'univers, nous pose trois questions, sur lesquelles nous revenons dans notre conclusion :

- comment penser l'origine ?
- comment penser la fin ?
- que devient la pensée substantialiste ?

4. Avant la transgression, l'homme est-il mortel ou immortel ?

Avec la théorie de l'évolution on remarque que la mort, universelle pour tous les êtres vivants, existait donc bien avant l'apparition de l'homme.

Il semble qu'il faille plutôt comprendre qu'après la transgression, l'homme est devenu conscient de ce qu'il est mortel, comme il est d'ailleurs devenu conscient de la sexualité en comprenant qu'elle s'accompagne de sentiment et de tendresse.

³ Ces remarques sont de J.L. Wolfender